

## CHAPITRE 2



### LES MISERABLES ETRES-HUMAINS

Humaniste pensif et éducatif, Voltaire dont le coeur s'ouvre à toutes les idées, se rend compte de la vie humaine. Premièrement soucieux de toutes les complexités et du tempérament de sa propre époque: Siècle des Lumières où la vie humaine se transforme en une autre dimension, où Voltaire lui-même et ses contemporains se trouvent, qu'ils s'en aperçoivent ou non de cet incident, les habitants terrestres entre le monde ancien et le monde moderne et scientifique, du monde des sorciers et sorcières où la puissance religieuse et tous les trônes dominant et recouvrent la totalité d'un peuple faible, chétif et sans éducation de sagesse, qui se transporte, en raison du choc scientifique et de toutes les autres coïncidences sociales, au monde des penseurs, raisonneurs et critiques; Voltaire confus en ce cas, commence avec ces faits une grande recherche sur la vie humaine qui s'achève voltairiennement par la contemplation finale dans son Candide.

Dans le premier chapitre, l'étude sur les personnages dans les trois contes révèle assez clairement l'intention créative du fait qu'ils circulent, tous, autour de la préoccupation première de l'auteur, sur la peine de vivre de l'humanité et sur la recherche de l'issue pour le bonheur terrestre. Dans ce chapitre, donc, pour mieux comprendre le sens voltairien sur l'homme, suivons ensemble avec l'auteur et avec

ses contes étudiés dans lesquels l'auteur philosophe établit, à travers les personnages, leur voyage et leur expérience, le monde misérable des êtres-humains présenté sous différents aspects suffisants et clairs: cela donnera une idée sur la totalité humaine, mondiale, universelle et aussi voltairienne:

Le mot "universelle" dans le paragraphe au-dessus mérite une explication. La citation de l' Essai sur les moeurs, les deux-mille pages voltairiennes, comprennent l'histoire de la race humaine depuis l'Antiquité et leur création demande à peu près vingt années à Voltaire pour faire une grande recherche sur l'histoire de l'humanité.<sup>1</sup> Dans ce long récit de la race des hommes, d'une génération à une autre, depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque de Voltaire lui-même, Pomeau conclut sur le sens central de Voltaire: "Mais, historien moraliste, il met fin à une tradition stérilisante, perpétuée encore par Rollin: il ne considère plus le moral des personnages historiques, mais celui des peuples; et il comprend qu'au regard de l'histoire comptent seulement les manifestations de cet "esprit des hommes" dans la société."<sup>2</sup>

Dans cette vaste étude, la conception mondiale de l'auteur se place à un niveau clair, réaliste et profond, voici la qualité de ce conteur que Pomeau définit: "Philosophe, mais réaliste,..."<sup>3</sup> La lecture de l' Essai sur les moeurs, en ce sens, donne l'occasion d'accentuer le souci de l'auteur pour l'humanité. La recherche est grande, sérieuse et

---

<sup>1</sup> Pierre-Georges Castex et Paul Surer, Manuel des études littéraires françaises XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, (Paris:Hachette, 1954), p. 498

<sup>2</sup> Voltaire, Essai sur les moeurs: Tome I, édition de René Pomeau, (Paris: Garnier Frères, 1963), p. XXXV

<sup>3</sup> Ibid., p. XXXIV

pour celle-ci une longue période de temps est nécessaire aux lecteurs. Ces trois contes étudiés, avec l'intention de l'auteur ou pas, en ce qui concerne la réalité du monde humain, paraît être l'ombre de cette grande recherche. Ces brefs récits sont plus faciles à lire parce qu'ils parlent justement de toutes les misères des hommes, et d'une manière concluante. Avec cette grande recherche, l'auteur affirme la réalité misérable de l'humanité et avec ses contes, il s'avance vers l'explication philosophique sur la vie humaine qui arrivera après dans le dernier chapitre.

Cette partie de recherche, pour cette raison, vise à l'introduction des êtres-humains déplorables, de façon universelle, sans laquelle il est difficile de saisir la vision et la philosophie de l'auteur sur l'homme. Tels sont les hommes et leurs différents malheurs, établis dans plusieurs pages de Candide:

Croyez-vous, dit Candide, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés comme ils font aujourd'hui? qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avarés, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots? <sup>1</sup>,

et puis "...que le sage Pangloss...; il nous dirait des choses admirables sur le mal physique et sur le mal moral qui couvrent la terre et la mer..." <sup>2</sup>

Les conditions misérables de l'humanité peuvent être divisées par deux agents essentiels: l'un par la force externe ou autrement dit par la puissance et par la grandeur de la nature; et l'autre par la force interne ou bien par l'administration de l'instinct humain. La présentation de ces deux agents sera le but de ce chapitre.

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 131

<sup>2</sup>Ibid., p. 86

## I. La nature misérable

### I.1 Les phénomènes implacables de la nature

Réaliste qu'il est, Voltaire aperçoit la grandeur de la nature. Sa peinture de bien des tableaux historiques dans l'Essai sur les moeurs annonce une corrélation réciproque entre la nature et l'humanité.<sup>1</sup>

Chez Voltaire l'importance initiale de la nature sur la vie humaine paraît dans sa fonction de nourriture et de logement. Voici comment l'auteur de ces énormes livres souligne les liens profonds entre la nature et l'homme:

Les terres les plus belles, les plus fertiles de l'Europe occidentale, toutes les campagnes basses arrosées par les fleuves, ont été couvertes des eaux de la mer pendant une prodigieuse multitude de siècles,...<sup>2</sup>, Les pays fertiles furent les premiers peuplés,...<sup>3</sup>, et puis Le terrain des Indes est bien plus aisément habitable que le terrain voisin du Nil,... ...; la nature leur a prodigué des forêts de citronniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers, et des campagnes couvertes de riz. (...) Toutes ces considérations semblent fortifier l'ancienne opinion que le genre humain est originaire d'un pays où la nature a tout fait pour lui,...<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup>Voltaire, Œuvres philosophiques, (Paris: éditions du Seuil, 1983), pp. 98-100: "Je suis le grand tout. Je n'en sais pas davantage. Je ne suis pas mathématicienne; et tout est arrangé chez moi selon les lois mathématiques. (...) Tu as raison; je suis eau, terre, feu, atmosphère, métal, minéral, pierre, végétal, animal. (...) Mon pauvre enfant, veux tu que je te dise la vérité? C'est qu'on m'a donné un nom qui ne me convient pas; on m'appelle Nature, et je suis tout art. (...) Ne sais-tu pas qu'il y a un art infini dans ces mers, dans ces montagnes, que tu trouves si brutes?"

<sup>2</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 202 .

<sup>3</sup>Ibid., p. 197

<sup>4</sup>Ibid., pp. 232-233

En ce sens, ce sont les caractères normaux et ordinaires de la nature: la pluie, les fleuves, les arbres, les fruits, les animaux, par exemple, donnent à l'homme de quoi survivre de la manière la plus simple et la plus originaire.

De nombreux phénomènes naturels, cependant, ou autrement appelés catastrophiques et périlleux, détruisent terriblement, depuis les premières générations de l'homme. A noter sur ce point le tremblement de terre de Lisbonne en 1755 <sup>1</sup>, grand fait naturel témoignant pour l'auteur d'une peine de vivre et telle ou telle méchanceté de la nature qui affecte amplement l'esprit et l'angoisse de ce penseur philosophe:

...ces ruines affreuses,  
 Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,  
 Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,  
 Sous ces marbres rompus ces membres dispersés;  
 Cent mille infortunés que la terre dévore,  
 (...)  
 Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants  
 Sur le sein maternel écrasés et sanglants?  
 (...)  
 De vos frères mourants contemplant les naufrages,  
 Vous recherchez en paix les causes des orages:... 2

Le conte Candide introduit pour les lecteurs différentes catégories de ces faits terribles causés par la nature ce qui accrédite bien l'inquiétude profonde de ce grand auteur en confrontant son personnage héros de ce conte philosophique à bien des événements naturels et catastrophiques. Dans ces exemples tirés du livre, la peinture des hommes, proies lamentables de ces incidents affreux et incontrôlables, est lumineuse:

---

<sup>1</sup> Cf. Voltaire, Oeuvres Philosophiques, op. cit., pp: 61-65, et:  
 "En novembre 1755, un effroyable tremblement de terre détruisit en partie la ville de Lisbonne et fit périr des milliers d'habitants."

<sup>2</sup> Ibid.

Tandis qu'il raisonnait, l'air s'obscurcit, les vents soufflèrent des quatre coins du monde, et le vaisseau fut assailli de la plus horrible tempête, à la vue du port de Lisbonne. (...) La moitié des passagers affaiblis, expirants... L'autre moitié jetait des cris et faisait des prières; les voiles étaient déchirées, les mâts brisés, le vaisseau entr'ouvert. (...) ..., le vaisseau s'entr'ouvre; tout périt, à la réserve de Pangloss, de Candide et de ce brutal de matelot...", 1

et encore une autre scène de la nature terrible:

A peine ont-ils mis le pied dans la ville, en pleurant la mort de leur bienfaiteur, qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas, la mer s'élève en bouillonnant dans le port, et brise les vaisseaux qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flammes et de cendres couvrent les rues et les places publiques; les maisons s'écroulent, les toits sont renversés sur les fondements, et les fondements se dispersent; trente mille habitants de tout âge et de tout sexe sont écrasés sous des ruines. 2

La création humaine des vaisseaux, des maisons devient peu de choses envers la puissance de la nature, il en est de même dans le cas de la vie humaine qui sans choix doit subir l'influence de la nature dont la vérité de l'existence est soulignée par son récit de l'histoire du temps ancien, dans l'Essai sur les moeurs: "...; le fleuve avait été dompté; on avait creusé partout des canaux pour recevoir ses inondations, sans quoi la contrée n'eût pas été habitable." 3

L'autre cruauté sévère de la nature, un peu vieillie et démodée grâce aux développements scientifiques d'aujourd'hui, est l'épidémie. Cet arrangement naturel qui tue à la fois la grande somme des habitants du monde, qui leur a produit dans les temps anciens, tant de misères pour

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., pp. 55-56

<sup>2</sup>Ibid., pp. 56-58

<sup>3</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, p. 57

vivre et qui accélère l'accroissement de la race humaine, ce qui autrefois était chose nécessaire. Cette punition de la nature est présentée en forme de "peste" et de "vérole" dans beaucoup de pages des contes de Voltaire: premièrement à travers le récit de la vieille:

A peine fus-je vendue que cette peste qui a fait le tour de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, se déclara dans Alger avec fureur. (...) Si vous l'aviez eue, reprit la vieille, vous avoueriez qu'elle est bien au-dessus d'un tremblement de terre. 1 ,

et puis décrit par la bouche de Pangloss:

O mon cher Candide! Vous avez connu Paquette,...; elle en était infectée, elle en est peut-être morte. Paquette tenait ce présent d'un cordelier très savant qui avait remonté à la source, car il l'avait eu d'une vieille comtesse qui l'avait reçu d'un capitaine de cavalerie, qui le devait à une marquise, qui le tenait d'un page, qui l'avait reçu d'un jésuite qui, étant novice, l'avait eu en droite ligne d'un des compagnons de Christophe Colomb. (...) ...; car si Colomb n'avait pas attrapé dans une île de l'Amérique cette maladie qui empoisonne la source de la génération, et qui est évidemment l'opposé du grand but de la nature,... 2

Quelques pages de Voltaire dans l'Essai sur les moeurs sont consacrées a la discussion sur ces termes, ce qui témoigne de leurs origines universelles à faire attention:

La peste, la petite vérole, que les caravanes arabes communiquèrent avec le temps aux peuples de l'Asie et de l'Europe, furent longtemps inconnues. Ainsi le genre humain, en Asie et dans les beaux climats de l'Europe, se multipliait plus aisément qu'ailleurs. 3

et plus loin:

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 81

<sup>2</sup>Ibid., pp. 52-54

<sup>3</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 9

Observons surtout que la peste, ce fléau attaché au genre animal, règne une fois en dix ans au moins en Egypte; elle devait être beaucoup plus destructive quand les eaux du Nil, en croupissant sur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible; et ainsi la population de l'Egypte dut être très faible pendant bien des siècles. <sup>1</sup>

Pour conclure, de générations en générations, l'humanité souffre à cause des phénomènes naturels et externes, sans pouvoir s'en échapper ni lutter. Le tremblement de terre, le naufrage, l'inondation des fleuves, la peste et la vérole, etc. influencent communément le sort des hommes, surtout dans les périodes anciennes où la progression scientifique avançait d'un pas lent et où l'homme n'avait d'ailleurs qu'à subir tristement et désespérément son sort.

## I.2 L'homme esclave de la nature

L'horrible puissance naturelle se déclarant au-dessus n'est qu'une partie de la mission de la nature mais elle se voit très nettement. A ce niveau, l'acceptation que l'être-humain n'est rien qu'une parmi bien d'autres créations du dieu naturel est indispensable. Le flot de la vie est infini et l'humanité n'en est pas du tout l'exception. La naissance est au commencement qui se termine par la mort: voilà la règle de l'univers.

La reprise de la vue voltairienne s'achève, sur ce point, à cette vérité malsaine de l'être fatal dont le propre corps est hors de son contrôle. Et quoique l'incontrôlabilité de son corps s'établisse à tous les hommes, sa physionomie influence encore.

<sup>1</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 72





Dans Candide, la bonne physionomie du héros le prive de mort, de faim. De plus, l'accent de l'auteur sur la laideur de la belle Cunégonde et de la vieille marque une signification importante. A partir de la première page du conte, Voltaire ne cesse guère de souligner la beauté de Cunégonde, il en est de même la vieille après avoir démasqué de son histoire son statut de princesse belle et haute. Ce récit annonce le choc humain envers le changement de physionomie: "Le tendre amant Candide, en voyant sa belle Cunégonde rembrunie, les yeux éraillés, la gorge sèche, les joues ridées, les bras rouges et écaillés, recula trois pas, saisi d'horreur, et avança ensuite par bon procédé."<sup>1</sup> L'homme, en ce cas, n'est-il pas non seulement la proie de l'ordre naturel dont l'incertitude et le changement sont les deux principes inévitables mais aussi se laisse-t-il prendre par telle ou telle transformation physique, ou autrement dit le corps influence véritablement l'intérieur de l'homme lui-même et de ceux qui l'entourent ?

Un autre bon exemple est le cas d'Ogul, un personnage peu important dans le conte Zadig dont la souffrance physique vient de son appétit à l'excès; en outre l'obésité le rend malheureux et inconfortable: "C'est un homme voluptueux qui ne cherche qu'à faire grande chère, et qui croit que Dieu l'a mis au monde pour tenir table. Il est d'un embonpoint excessif, qui est toujours prêt à le suffoquer."<sup>2</sup> Cet excès est si grand que le personnage appelle au secours des médecins pour améliorer cette incommodité causée par son mal physique.

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p.177

<sup>2</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 125

Dans cette partie, l'inconvénient ou plus justement le mal-de-vivre de la race humaine produits par les liens profonds entre l'homme et la nature prend deux aspects essentiels: l'un est l'environnement naturel de la société humaine et l'autre le créateur puissant de l'être humain. Il faut faire attention au cas du personnage d'Ogul, où l'homme se fait mal à lui-même en raison du manque de capacité à diriger sa propre physionomie.

## II. La difficulté de la corrélation humaine

De chaque individu en lutte contre la nature misérable et contre le fait d'être l'esclave de la nature malgré lui, découle une relation entre les êtres-humains et les autres êtres-humains. Cette liaison, immanquable sur ce point, marque le caractère de cet être social. Plus la génération de l'homme s'aggrandit, plus ces liens deviennent complexes et plus la race humaine se rapproche: ainsi Voltaire les décrit-il "Toutes les nations voisines se sont mêlées,..."<sup>1</sup>

La conséquence de ces liens relatifs paraît non seulement du bon côté mutuel et le rapprochement physique, matériel, culturel et moral; mais aussi du côté déplorable où l'homme s'entend mal ou bien se querelle à cause de profits personnels avantageux, ou à cause de l'instinct typique de sa race.

A partir d'ici, il y a une présentation de l'homme qui, à part son impuissance contre la nature, se rend malheureux d'une part lui-même et d'autre part avec les autres; bien que ces données pénibles et affreuses

---

<sup>1</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 44

puissent être amoindries, elles causent plus de misères que la mainmise ou la puissance de la nature incontrôlée.

L'étude suivante examine la peine de vivre causée par les liens de ces hommes, êtres semblables, proies fidèles du Dieu naturel, mais qui cherchent à se différencier et de plus à se diviser et plus que tout à se faire mal les uns et les autres.

Il faut exprimer ici le fait historique clair et important du temps de Voltaire: l'existence des Tiers-Etats qui comprennent la Noblesse, le Clergé et le Tiers-Etats. Ce petit rapport étudiera les hommes voltairiens, à partir de ce point, par ce groupement abstrait et absurde des êtres semblables du fait que cet arrangement, de manière visible se réalise toujours dans le monde ancien; c'est vraiment utile pour la compréhension de tous ces êtres sociaux.

### II.1 La hiérarchie humaine

La vision voltairienne sur l'origine de la hiérarchie humaine peut s'expliquer ainsi: depuis les premiers temps de la race humaine dans la terre, "La hiérarchie ne put se former que quand la société devint nombreuse, ..." <sup>1</sup>, la nécessité d'avoir comme chef de chaque groupe humain étant sans refus, qui se commençant d'abord par l'élection qui évolut au système

---

<sup>1</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 279

héréditaire: "Il est évident, par ce titre et par plusieurs autres, que la nation des Francs eut, du moins en apparence, le droit d'élection. Cet usage a été d'abord celui de tous les peuples, dans toutes les religions, et dans tous les pays." <sup>1</sup>

D'un chef d'un petit groupe humain à un roi d'une société plus complexe et plus nombreuse, et d'un homme ordinaire à un roi fils de dieu, et dernièrement d'un fils de dieu à un homme dieu lui-même, voici comment la race humaine s'évertue à diviser explicitement en hiérarchies diverses:

Il n'est pas naturel de faire d'abord un dieu d'un homme que nous avons vu naître comme nous, souffrir comme nous les maladies, les chagrins, les misères de l'humanité, subir les mêmes besoins humiliants, mourir et devenir la pâture des vers. <sup>2</sup>

De l'ordre de la nature au classement par la naissance, seule la naissance de chaque être peut lui donner son rang et son mérite dits "sociaux":

Un homme qui avait fait de grandes choses, qui avait rendu des services au genre humain, ne pouvait être, à la vérité, regardé comme un dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fièvre,...; mais les enthousiastes se persuadèrent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un dieu; qu'il était fils d'un dieu: ainsi les dieux firent des enfants dans tout le monde;... <sup>3</sup>

L'accent de ce classement social s'établit très nettement dans Candide, d'une part dans le but d'étudier la peine de vivre et d'autre part pour mettre au clair l'absurdité dans la vie du genre humain. Cet ordre social paraît grandement nécessaire pour chaque être en étudiant la peinture du

---

<sup>1</sup> Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 344

<sup>2</sup> Ibid., p. 17

<sup>3</sup> Ibid.

doute pour la naissance de Candide: "Les anciens domestiques de la maison soupçonnaient qu'il était fils de la soeur de monsieur le baron, et d'un bon et honnête gentilhomme du voisinage,..."<sup>1</sup>

A la suite de cette introduction, l'étude se fixe sur les hommes dans la société hiérarchique, commençant par le roi, ses suites et puis les hommes religieux, avec lesquels une partie des misères humaines se dévoilera nettement.

### II.1.1 L'institution aristocratique

#### II.1.1.1 Les rois et leur peuple

Dans l'ancien temps, le sentiment de l'état de demi-dieu et puis de la croyance antique de la condition de possesseur de tous dans un pays soit toutes les propriétés et soit tous les hommes dresse tous les personnages rois à se sentir le plus grand et sans concurrence. Cette grandeur extrême, en ce cas, devient très dangereuse pour la plupart des hommes à cause d'une réalité exacte: s'il est roi, il est seulement un homme mais auquel le rang rend mérite de cette position; autrement dit: tous les hommes sont pareils dans le cas où ils sont des êtres-humains, prêts à aimer et à hair, et ils doivent manger et dormir. Cet exemple marque bien la grandeur du roi: "Le royaume a déjà plus de trois cent lieues de diamètre; il est divisé en trente provinces. Los padres y ont tout, et les peuples rien;..."<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 39

<sup>2</sup>Ibid., p. 90

Le despotisme du roi, inévitable, est expliqué ainsi par Voltaire: "Clovis devint despotique à mesure qu'il devint puissant; c'est la marche de la nature humaine."<sup>1</sup> La grandeur sans limite transporte l'homme, la proie de sa propre nature, à se perdre, à se prendre pour un tout-puissant, et toutes ces causes l'amènerant après à toutes sortes de faussetés: "..., leur pouvoir immense dès qu'ils sont maîtres, et l'excessif abus de ce pouvoir."<sup>2</sup>

Le roi Moabdar, fou d'amour, est pris pour exemple de la grandeur du roi et du danger de sa puissance; la jalousie le dresse à perdre sa raison et à assassiner deux personnes doutées:

Cependant la reine prononçait si souvent le nom de Zadig,..., que le roi fut troublé. Il crut tout ce qu'il voyait, et imagina tout ce qu'il ne voyait point. (...) Les soupçons se tournèrent en certitude dans son esprit aigri.<sup>3</sup>

Les deux victimes de cette jalousie du roi, sans culpabilité, doivent s'enfuir hors de Babylone! La vie du peuple paraît alors sans valeur: "Cet empereur... Il se faisait, dit-on,..., selon l'opinion des princes de ce temps-là, qui pensaient expier par quelques coups de discipline le sang de tant de milliers d'hommes."<sup>4</sup>

Aux temps anciens, les liens entre rois et guerres paraissent sans évidences, mais le sujet de la guerre parce qu'il est une grande source des misères humaines sera abordé après.

---

<sup>1</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 343

<sup>2</sup>Ibid., p. 451

<sup>3</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 90

<sup>4</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 537

Voltaire n'aperçoit-il pas tous ces caractères vicieux du genre des rois, eux qui organisent tant de douleurs et de malheurs aux hommes? N'est-il pas contre cet abus de puissance en faisant parler Astarté ainsi: "Les dieux refusent les vœux d'un roi devenu tyran, qui a voulu faire mourir une femme raisonnable pour épouser une extravagante." <sup>1</sup> ?

La punition ordinaire, marquée de la succession continue et infinie des misères humaines, pour ces rois, étant expliquée tout au long de l'Essai sur les mœurs, prend la place d'un chapitre consacré à ce thème dans Candide elle peut expliquer clairement la conception de l'auteur pour cette institution la plus haute et peut-être la plus dangereuse; leur destin alors, quoique différent dans le détail, paraît même dans les idées principales: "Moabdar mourut percé de coups."<sup>2</sup> ; "Je m'appelle Ivan; j'ai été empereur de toutes les Russies; j'ai été détrôné au berceau; mon père et ma mère ont été enfermés; on m'a élevé en prison;..."<sup>3</sup>; et puis "...; je m'appelle Achmet III; j'ai été grand sultan plusieurs années; je détrônai mon frère; mon neveu m'a détrôné; on a coupé le cou à mes vizirs; j'achève ma vie dans le vieux sérail;..."<sup>4</sup>

Avant de terminer cette partie, un autre exemple dans Babouc permettra de voir le fruit de cette condition noble et aussi l'absurdité de cet arrangement social:

..., il voulut voir la principal reine qui avait débité dans ce beau palais une morale si noble et si pure; il se fit introduire

---

<sup>1</sup> Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 123

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Voltaire, Candide, op. cit., p. 166

<sup>4</sup> Ibid.

chez Sa Majesté; on le mena par un petit escalier, au second étage, dans un appartement mal meublé, où il trouva une femme mal vêtue, qui lui dit d'un air noble et pathétique: "Ce métier-ci ne me donne pas de quoi vivre; un des princes que vous avez vus m'a fait un enfant; j'accoucherai bientôt; je manque d'argent, et sans argent on n'accouche point." <sup>1</sup>

## II.1.1.2 Les suites du roi

### II.1.1.2.1 Les coeurs vaniteux

La nécessité d'avoir un chef étant acceptée partout, dans le passé, la puissance de celui-ci est la plus grande; il utilise quelquefois abusivement cette autorité, mais sans lui la stabilité d'une nation reste incertaine et la paix devient douteuse: "Jamais la saison de voler n'a été meilleure, depuis que Moabdar est tué et que tout est en confusion dans Babylone." <sup>2</sup>

Un autre groupe social, comme "les nobles", partage un peu de cette puissance du trône qui est, en vérité, énorme. Les gens de cette position sont nombreux tantôt bien, tantôt mal; tantôt de vraie puissance, tantôt de grandeur artificielle. Beaucoup d'entre eux alors en profitent pour s'enrichir ou bien pour maltraiter les plus faibles à leur gré.

La source de la vanité s'établit alors. Ces coeurs sots qui ne comprennent pas l'essence de la vie humaine se perdent dans leur chemin. Voici comment Voltaire souligne et satire cette race noble::

Cunégonde, le capitaine Candide et la vieille allèrent chez le gouverneur don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenes, y

---

<sup>1</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 40

<sup>2</sup>Ibid., p. 114



Lampourdos, y Souza. Ce seigneur avait une fierté convenable à un homme qui portait tant de noms. Il parlait aux hommes avec le dédain le plus noble, portant le nez si haut, élevant si impitoyablement la voix, prenant un ton si imposant, affectant une démarche si altière, que tous ceux qui le saluaient étaient tentés de le battre." 1

Un autre exemple pour montrer la fausse idée de ces gens: Orcan, le neveu d'un ministre "...n'avait aucune des grâces ni des vertus de Zadig; mais, croyant valoir beaucoup mieux, il était désespéré de n'être pas préféré." 2

Le baron fils, personnage dans Candide, est l'exemple le plus clair parmi ces trois contes étudiés de cette vanité orgueilleuse ou bien de cet "orgueil nobiliaire"<sup>3</sup>, soulignés par ses deux refus à la possibilité du mariage entre sa soeur Cunégonde vertueuse à ses yeux et Candide dont la naissance reste toujours incertaine: voici la raison du premier refus, après le désastre du grand château de Vestphalie, "Vous insolant! répondit le baron, vous auriez l'impudence d'épouser ma soeur, qui a soixante et douze quartiers!"<sup>4</sup> et le deuxième: "Tu peux me tuer encore, dit le baron, mais tu n'épouseras pas ma soeur de mon vivant."<sup>5</sup> La hiérarchie, sur ce point, est un affront humain à mesure qu'elle empêche la relation entre l'homme et l'homme et qu'elle gêne l'achèvement de l'essence de l'existence.

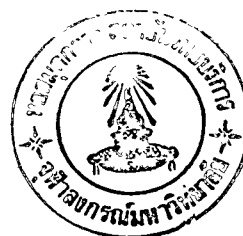
<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 86

<sup>2</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 65

<sup>3</sup>Pol Gaillard, Analyse critique dans Candide de Voltaire, (Paris: Hatier, 1972), p. 11

<sup>4</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 95

<sup>5</sup>Ibid., p. 178



## II.1.1.2.2 La flatterie humaine

Le charme de la grandeur du roi et de ces coeurs vaniteux séduit de nombreux hommes ordinaires qui voulaient se faire remarquer dans la société ou bien qui voulaient en profiter pour se donner un bon abri et protecteur. Cette sorte de flatterie est expliquée ainsi par Voltaire qui souligne le peu de personnes non-flatteuses, à Babylone aux jours de la grande fête; le roi Moabdar explique ainsi sa décision:

Son action et celle des autres sont belles; mais elles ne m'étonnent point; hier Zadig en a fait une qui m'a étonné. J'avais disgracié depuis quelques jours mon ministre et mon favori Coreb. Je me plaignais de lui avec violence, et tous mes courtisans m'assuraient que j'étais trop doux; c'était à qui me dirait le plus de mal de Coreb. Je demandai à Zadig ce qu'il en pensait, et il osa en dire du bien. J'avoue que j'ai vu, dans nos histoires,...; mais je n'ai jamais lu qu'un courtisan ait parlé avantageusement d'un ministre disgracié, contre qui son souverain était en colère. 1

La scène du combat pour posséder la reine Astarté et pour devenir le roi de Babylone montre aussi un personnage seigneur qui est bon exemple de ce rôle de flatteur:

Le premier qui s'avança était un seigneur très riche, nommé Itobad, fort vain, peu courageux, très maladroit, et sans esprit. Ses domestiques l'avaient persuadé qu'un homme comme lui devait être roi; il leur avait répondu: "Un homme comme moi doit régner." 2

Voici comment ces hommes de la race haute sont flattés et persuadés d'avoir plus de dignité et de mérite qu'en vérité, ce qui en plusieurs sens est très dangereux.

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 142

<sup>2</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 299

Aussi y a-t-il des flatteurs parasites de la richesse des autres? Voltaire parle de ce genre humain à travers le personnage de l'abbé périgourdin, dans Candide: "Son dessein était de profiter, autant qu'il le pourrait, des avantages que la connaissance de Candide pouvait lui procurer"<sup>1</sup>; à ce moment dans le conte, Candide est déjà revenu du pays de l'Eldorado comme un riche seigneur.

Les générations humaines, qu'elles soient mauvaises selon leur propre nature ou qu'elles le soient à cause du mal dans le monde, se mettent à flatter , ce qui amène la totalité des hommes à l'hypocrisie, au mensonge et à l'infidélité, tout cela seulement pour but de survivre. Partout, la puissance, la richesse et la flatterie existent. Cependant, une note de Voltaire souligne que la flatterie n'est pas toujours inutile: "C'est quelquefois par les panégyriques même qu'on peut trouver la vérité." <sup>2</sup>

Pour terminer cette partie sur l'institution aristocratique, il faut se demander s'il y a possibilité d'égalité absolue de tous les êtres-humains. A toutes les époques, Voltaire ne trouve-t-il pas que les gens de la haute condition, sont satisfaits de leur richesse, du confort et de leurs hommes et puis n'accepte-t-il pas le fait que des flatteurs cherchent une place pour eux-mêmes dans la société. Qui daigne lutter contre ce faux chemin de l'humanité?

Que Voltaire aime ou non la hiérarchie humaine, il exprime le bon côté inoubliable de ces grands personnages du monde: "...; mais l'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni faiblesse, le met au premier

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 142

<sup>2</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 299

rang des héros utiles au genre humain, qui, sans ces hommes extraordinaires, eût toujours été semblable aux bêtes farouches."<sup>1</sup> Plus que cela, Voltaire comprend la froideur et la solitude de ces hommes dits extraordinaires, des hommes ordinaires comme les autres êtres vivants, entourés par toutes sortes de mal et d'hypocrisie. Voici comment il voit à propos de Zadig le bonheur exceptionnel pour les rois d'avoir un vrai ami: "Cador fut placé et chéri selon ses services; (il fut l'ami du roi, et le roi fut alors le seul monarque de la terre qui eût un ami.)"<sup>2</sup>

L'humanité, pour cette raison, souffre encore mais à ce niveau, ce n'est plus à cause de n'importe quel mécanisme externe. C'est la nature de leur coeur tel qu'ils le possèdent: l'amour-propre, la jalousie, par exemple invitent tous ces hommes sociaux au mensonge inévitable, à la perte du chemin direct pour le vrai bonheur.

#### L'institution religieuse

L'institution religieuse, en lisant Voltaire dans son Essai sur les moeurs, s'établissait depuis l'Antiquité sous forme d'acointance entre Dieu et l'homme. Malheureusement, comme la grandeur de Dieu est inexplicable, ces hommes moines ou prêtres ou appelés avec beaucoup d'autres noms deviennent de plus en plus puissants. Voltaire explique leur montée par cet exemple:

---

<sup>1</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 393

<sup>2</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 142

"C'est cette faiblesse des empereurs grecs qui fut l'origine du nouvel empire d'Occident et de la grandeur pontificale."<sup>1</sup> Le crédit du pape ou bien de ses sujets augmente de plus en plus dans les anciens empires: "Le crédit des papes augmentait dans la désolation de la ville. Ils en étaient souvent les consolateurs et les pères;..."<sup>2</sup>

Plus que toutes ces raisons-là, le savoir-faire sert, bien que d'une façon abusive et rusée, ces hommes religieux qui se différencient par leur but de pouvoir contrôler leur peuple, suivant cet exemple:

Les schoen, ou prêtres d'Égypte, continuèrent longtemps d'écrire en hiéroglyphes, ce qui est défendu par le second article de la loi des Hébreux; et quand les peuples d'Égypte eurent des caractères alphabétiques, les schoen en prirent de différents qu'ils appellèrent sacrés, afin de mettre toujours une barrière entre eux et le peuple. Les mages, les brames, en usaient de même: tant l'art de se cacher aux hommes a semblé nécessaire pour les gouverner.<sup>3</sup>

Donc l'abus de puissance religieuse s'organise effectivement à cause de ce défaut humain, bien que ces hommes paraissent respectables.

Voyez par quels degrés la puissance pontificale de Rome s'est élevée. Ce sont d'abord des pauvres qui instruisent des pauvres dans les souterrains de Rome; ils sont, au bout de deux siècles, à la tête d'un troupeau considérable. Ils sont riches et respectés sous Constantin; ils deviennent patriarches de l'Occident; ils ont d'immenses revenus et des terres; enfin ils deviennent de grands souverains; mais c'est ainsi que tout s'est écarté de son origine.<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 309

<sup>2</sup> Ibid., p. 308

<sup>3</sup> Ibid., p. 77

<sup>4</sup> Ibid., p. 318

Les hommes ecclésiastiques  
et le peuple

Qu'ils soient papes ou évêques ou moines ou prêtres, ces officiers du grand Dieu deviennent de plus en plus cruels, mauvais et moins respectables, éniivrés de la puissance gagnée. Voici la peinture des prêtres aux yeux de Candide: "Quoi! Vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis?"<sup>1</sup> Cette phrase n'est-elle pas la critique indirecte de Voltaire envers cette institution influente? Ces sujets de Dieu, non seulement s'enrichissent avec la puissance de leur institution mais aussi exercent toutes sortes de cruautés envers les moins faibles qu'eux. Avec la confiance du peuple, ces gens ne les font mourir que parce qu'ils n'ont le même avis qu'eux. La "main-mise de l'Eglise"<sup>2</sup> dans la section politique ou bien dans la justice est visible depuis longtemps.

Seul le peuple, la majorité des habitants du monde, avec le respect inexplicable d'autrefois, avec l'adoration et le lien profond pour Dieu, souffre, innocemment. Ces êtres faibles et souffrant vivent difficilement en travaillant durement et en ne recevant rien, étant proie naïve et source fidèle de la richesse des hommes de l'Eglise. Plus que cela, ces victimes innocentes prouvent la cruauté abominable de ces grands hommes en les faisant mourir seulement parce qu'ils ne leur plaisent pas, cela montre aussi

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 110

<sup>2</sup>Simounet, op. cit., p. 66

le long trajet humain où l'homme s'obscurcit dans de faux chemins avec ses coeurs étroits et avides qui le privent de l'intelligence et du vrai bonheur de vivre.

Dans Essai sur les moeurs, la peinture de toutes les cruautés de ces hommes paraît terrible, considérée par leur mission de représentants de Dieu. La corruption des évêques existe réellement:

...; mais des troupes et de l'argent firent les droits de Charles le Chauve. (...) Reginus, les Annales de Metz et de Fulde, assurent qu'il acheta l'empire du pape Jean VIII. Le pape non seulement se fit payer, mais profitant de la conjoncture, il donna l'empire en souverain; et Charles le reçut en vassal,... 1

Ces deux phrases de Voltaire:

Mais les prêtres, qui se purifiaient pour le peuple, se plongeaient dans de larges cuves, et y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux dieux. Les Grecs, dans tous leurs temples, eurent des bains sacrés, comme des feux sacrés, symboles universels, chez tous les hommes, de la pureté des âmes. 2

ne témoignent-elles pas l'origine de l'espérance voltairienne pour ces hommes consolateurs des autres êtres-sociaux?

L'auteur se rend compte qu'il y a sans exception dans toutes les sociétés humaines les bons et les mauvais, même dans le domaine religieux. Le profit de ces puissances

---

<sup>1</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 382

<sup>2</sup>Ibid., p. 22

religieuses existe alors vainement dans l'histoire de l'humanité où une partie de ces travailleurs de Dieu n'a vraiment pas d'âmes pûres. Voltaire fait parler son personnage nommé "frère Giroflée", un théatin malheureux, représentant d'une sorte de vie misérable:

Ma foi,..., je voudrais que tous les théatins fussent au fond de la mer. J'ai été tenté cent fois de mettre le feu au couvent, et d'aller me faire turc. (...) La jalousie, la discorde, la rage, habitent dans le couvent. Il est vrai que j'ai prêché quelques mauvais sermons qui m'ont valu un peu d'argent dont le prieur me vole la moitié: le reste me sert à entretenir des filles; mais quand je rentre le soir dans le monastère, je suis prêt de me casser la tête contre les murs du dortoir; et tous mes confrères sont dans le même cas. <sup>1</sup>

Soit ces représentants de Dieu, soit le peuple, sont la proie ou bien le fruit de cette réalité pénible. Aucun d'eux, de leur côté ne demeure bienheureux, lorsqu'un ne cherche qu'à s'enrichir et qu'à se rendre au-dessus des autres, l'autre vit péniblement et aveuglément dans le chemin dirigé et organisé par le premier et qui, à cause de cette raison, introduit innocemment le fanatisme dans la race humaine, sujet dont il sera question par la suite.

Cette fraude des hommes religieux, oeuvre de la ruse, production vicieuse de génération en génération humaine qui imprègne leur coeur et qui exprime leur déloyauté pour leur Bienfaiteur désigne alors quelques uns de leurs traits caractéristiques. Qu'ils soient les sujets et les travailleurs de leur Père éternel, qu'ils soient ses adorateurs fidèles, ces hommes ne peuvent-ils pas très facilement le trahir ou en profiter pour leur propre avantage? Leur méchanceté envers les autres, produit de

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., pp. 153-154



cette trahison indique seulement que, parmi ces hommes de cette mission respectueuse, il y en a encore beaucoup qui ne restent après tout que des êtres-humains ordinaires et sans exception et qui sont toujours prêts à faire le mal aux autres; ils savent au plus manoeuvrer avec leur puissance.

## II.2 La boucherie humaine

Les liens humains et le lien entre l'homme et la nature au-dessus, qui produisent invisiblement telle ou telle catégorie de malheurs terrestres, ne paraissent-ils, à vrai dire, beaucoup moins graves qu'un autre phénomène de la relation humaine: la guerre? A dire plus exactement, ce n'est pas à balancer le poids de chaque sorte de malheur ou bien de misère des hommes qui est le but de cette recherche puisqu'il n'existe en aucun lieu dans ces oeuvres étudiées l'effort de leur auteur à mesurer tous ces facteurs.

Il faut souligner ici le grand souci de l'auteur vis à vis de cette "boucherie humaine" puisque Voltaire consacre une grande partie de ses pages dans Babouc et dans Candide pour en parler. La recherche de la vision voltairienne ne se complètera point sans cette partie sur les détestables relations humaines.

### II.2.1 La raison de la guerre

#### II.2.1.1 Les guerres diverses

Le fait historique témoigne plusieurs fois de guerres réelles au temps de Voltaire; aussi l'étude de ses oeuvres, à un degré plus haut, marque la compréhension profonde de cet auteur pour la question de la

guerre de l'humanité.

Ne voit-il pas dans cette société des hommes toutes sortes de querelles du monde et n'essaie-t-il pas d'analyser la cause et la raison de cette mission "réelle", "historique" et "moderne" à tout temps? La peinture est diverse alors, et la profondeur de l'auteur est décelable par son attention à toutes les petites choses; à dire autrement, Voltaire ne voit pas seulement que les grandes guerres où il faut de grandes armées qui luttent bravement, mais il s'intéresse aussi aux petites guerres non-sanglantes qui restent semblables aux guerres réelles dans le sens où toutes sortes de guerres disjoignent l'humanité, à un degré microscopique et presque imperceptible ou bien à un degré étendu et grave.

La vision voltairienne se projette d'une manière universelle: il y a, à part les guerres réelles, des querelles "théologiques"<sup>1</sup> et des guerres "de plume"<sup>2</sup> dans des pages historiques de l'humanité. La satire de Voltaire dans Zadig marque ses préoccupations pour ces sortes de querelles:

Il y avait une grande querelle dans Babylone, qui durait depuis quinze cents années, et qui partageait l'empire en deux sectes opiniâtres: l'une prétendait qu'il ne fallait jamais entrer dans le temple de Mithra que du pied gauche; l'autre avait cette coutume en abomination, et n'entrait jamais que du pied droit. 3

et puis;

---

<sup>1</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 421

<sup>2</sup>Ibid.

<sup>3</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 84

Il termina aussi heureusement le grand procès entre les mages blancs et les mages noirs. Les blancs soutenaient que c'était une impiété de se tourner, en priant Dieu, vers l'orient d'hiver; les noirs assuraient que Dieu avait en horreur les prières des hommes qui se tournaient vers le couchant d'été. 1

La perte du temps pour rien est donc soulignée par Voltaire en faisant son Zadig le "ministre" terminant ainsi les deux querelles: pour la première querelle, "Zadig entra dans le temple en sautant à pieds joints,..."<sup>2</sup> et pour la deuxième "Zadig ordonna qu'on se tournât comme on voudrait."<sup>3</sup>

En dehors de celles-ci, Voltaire décrit des guerres "civiles" et de grandes guerres entre deux nations dans ces trois contes: "On se souleva, on courut aux armes. Babylone, si longtemps plongée dans une mollesse oisive, devint le théâtre d'une guerre civile affreuse."<sup>4</sup> Plus que cela, il y a beaucoup de scènes de guerre entre deux pays dans Babouc et surtout dans Candide.

#### II.2.1.2 La cause de la guerre

Dans l'histoire des nations humaines, la guerre n'est pas encore terminée; l'étude de Voltaire dans sa grand oeuvre de recherche l' Essai sur les moeurs révèle ce fait du monde ancien: "A peine un pays était un peu cultivé, qu'il était envahi par une nation affamée, chassée à son tour par une autre"<sup>5</sup>

La géographie importe beaucoup aux yeux de Voltaire. Les nations

<sup>1</sup> Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p.85

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> Ibid., p. 123

<sup>5</sup> Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., pp. 407-408



voisines, si elles ne font pas la commerce entre elles, elles font la guerre: "Toutes les nations voisines se sont mêlées, toutes ont été en guerre et ont changé de limites."<sup>1</sup> A la frontière de deux pays, les tournois et les combats sont certains et inévitables: "Les tournois, les combats à la barrière, sont peut-être de l'invention de ces Arabes."<sup>2</sup>

Plusieurs fois, la cause de la guerre paraît seulement quelque chose de très petit et sans importance, quelquefois un malentendu: "...: et plus d'un royaume a été bouleversé pour un malentendu."<sup>3</sup>, quelquefois par de petites causes comme cet exemple:

La cause de cette guerre, qui désole depuis vingt ans l'Asie, vient originellement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perse et un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agissait d'un droit qui revenait à peu près à la trentième partie d'une darique. Le premier ministre des Indes et le nôtre soutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part et d'autre en campagne une armée d'un million de soldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cent milles hommes. 4

Sur ce point, la seule cause de la guerre ne reste que la satisfaction et l'intérêt du monarque ou bien de quelques deux ou trois grands hommes de l'état: "De ce fait, la guerre n'apparaît pas comme la lutte justifiée d'un peuple amené à défendre ses intérêts, mais comme une tuerie organisée pour défendre les intérêts d'un seul, le monarque."<sup>5</sup> La vengeance alors est une autre cause de la guerre: "...mais nous avons été bien vengés,

---

<sup>1</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 44

<sup>2</sup>Ibid., p. 477

<sup>3</sup>Ibid., p. 352

<sup>4</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 32

<sup>5</sup>Anny Simounet, op. cit., p. 69

car les Abares en ont fait autant dans une baronnie voisine qui appartenait à un seigneur bulgare."<sup>1</sup> Le patriotisme, la haine infinie et quelquefois irraisonnable peuvent aussi être la cause de la guerre humaine:

Tout cela se faisait presque sous les yeux de l'empereur; et qui sait jusqu'où le courage et le ressentiment du jeune pontife, le soulèvement des Romains en sa faveur, la haine des autres villes d'Italie contre des Allemands, eussent pu porter cette révolution? 2

### II.2.2 Le caractère inhumain de la guerre

L'horreur et la guerre détestable s'annoncent avec ces mots bien connus de Voltaire: la "boucherie héroïque"<sup>3</sup> La peinture d'ensemble du combat inhumain est marquée ainsi par un paragraphe de Candide, dans le chapitre troisième:

Rien n'est si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les haut-bois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque. 4

Dans ce tableau complet de la guerre en acte, ne propose-t-il pas, le Voltaire ingénieux de la société difficile, une satire contre le tumulte de la guerre, contre la tuerie brusque et cruelle entre l'homme et l'homme?

Voltaire, de plus, pénètre plus loin dans telles ou telles sortes

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 52

<sup>2</sup>Voltaire, Essai sur les mœurs, op. cit., p. 436

<sup>3</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 48

<sup>4</sup>Ibid.

de crimes abominables causés par les hommes eux-mêmes. L'auteur y voit alors "Les meurtres, les incendies, les ruines, les dévastations..." qui "...se multiplient"<sup>1</sup> Aussi la souffrance humaine se multiple-t-elle, comme les effets fatals et obligés de toutes les batailles ?

Cet "acte héroïque", comme l'ironie de Voltaire produit ainsi ces effets pour l'humanité, proie et victime du combat. L'exemple est partout, surtout dans Candide. Le premier se peut ainsi:

...un village voisin; il était en cendres: c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes; là des filles, éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers soupirs; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés. 2

Non seulement le peuple innocent, mais aussi les soldats qui faisaient la guerre eux-mêmes, ne peuvent pas éviter le sort de la guerre; ce tableau par exemple est observé par Babouc:

Il vit des officiers tués par leurs propres troupes; il vit des soldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirants pour leur arracher quelques lambeaux sanglants, déchirés et couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on transportait les blessés, dont la plupart expiraient par la négligence inhumaine de ceux mêmes que le roi de Perse payait chèrement pour les secourir. 3

La mort, le désastre, la destruction, la séparation de famille, et la famine, et cetera, étant toutes des choses très familières après toutes les batailles, semblables au manque de médecines et d'argent et surtout

---

<sup>1</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 32

<sup>2</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 48

<sup>3</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 33

au manque de générosité humaine en raison de laquelle l'homme se réduit à un coeur avide, dur et égoïste. Voici le tableau horrible de la famine des hommes victimes infinies et consciencieuses de la guerre:

Azof fut mis à feu et à sang, et on ne pardonna ni au sexe, ni à l'âge; il ne resta que notre petit fort; les ennemis voulurent nous prendre par famine. Les vingt janissaires avaient juré de ne jamais se rendre. Les extrémités de la faim où ils furent réduits les contraignirent à manger nos deux eunuques,... Au bout de quelques jours ils résolurent de manger les femmes. <sup>1</sup>

Des amis se tuent, des soldats les armes dans les mains tuent les habitants innocents, qui brûlent leurs maisons, qui ne voyant en face d'eux que les proies et qui ne faisant mourir soit les vieux soit les enfants et soit les femmes, violent des femmes; plus que cela il y a des hommes qui, mourant presque de faim, mangent les autres êtres-humains, pour survivre; voilà la peinture horrible et abominable de la guerre, à travers les yeux voltairiens.

### II.2.3 La guerre absurde

La raison de la guerre et toutes ses atrocités défilant au-dessus témoignent à ce moment de la vaine absurdité de la guerre. Dans Babouc, le héros cherche à savoir "...quel était le sujet de la guerre. Par tous les dieux, dit le soldat, je n'en sais rien. Ce n'est pas mon affaire; mon métier est de tuer et d'être tué pour gagner ma vie; il n'importe qui je serve."<sup>2</sup> Le point absurde est marqué par l'indifférence même des hommes qui tuent les autres ou bien qui acceptent la mort sans savoir,

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 82

<sup>2</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 32

plus que cela sans s'intéresser à savoir la raison de cette action cruelle et inhumaine.

Avec des armes, choses inanimées, créées par l'homme lui-même, ces êtres semblables se tuent. Un objet en fer peut causer la mort de tant d'hommes: "La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes."<sup>1</sup>

L'argent et la gloire, ou autrement dit "la fortune", est le seul but pour les petits soldats: "...je vais chercher, selon notre coutume, la fortune ou la mort,..."<sup>2</sup> Cette même absurdité est marquée de plus dans Babouc: "Les chefs des deux armées, dont aucun n'avait remporté la victoire, mais qui pour leur seul intérêt avaient fait verser le sang de tant d'hommes, leur semblables, allèrent briguer dans leurs cours des récompenses."<sup>3</sup> Beaucoup d'hommes, ou bien de soldats ou bien de peuples naïfs, meurent sans en savoir la raison et beaucoup d'hommes détruisent et tuent seulement pour de l'argent; quelle absurdité pénible et horrible, que ces "sacrifices du sang humain"<sup>4</sup> pour l'humanité terrestre!

Pour conclure cette partie de la misère humaine, cette phrase du savant dans Candide annonce la pensée de Voltaire envers des querelles ou des malentendus des hommes:

Moi, monsieur, lui répondit le savant, je ne pense rien de tout cela: je trouve que tout va de travers chez nous; que personne ne sait ni

---

<sup>1</sup> Voltaire, Candide, op. cit., p. 48

<sup>2</sup> Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 32

<sup>3</sup> Ibid., pp. 33-34

<sup>4</sup> Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 33



quel est son rang, ni quelle est sa charge, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire, et qu'excepté le souper, qui est assez gai,..., tout le reste du temps se passe en querelles impertinentes: jansénistes contre molinistes, gens du parlement contre gens d'église, gens de lettres contre gens de lettres, courtisans contre courtisans, financiers contre le peuple, femmes contre maris, parents contre parents; c'est une guerre éternelle. <sup>1</sup>

En ce qui concerne la lutte sanglante de l'humanité, Voltaire parle en ce terme: "Les hommes se seront rassemblés d'eux-mêmes en société dans ce climat heureux; on ne se sera point disputé un terrain aride pour y établir de maigres troupeaux; on ne se sera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine,..."<sup>2</sup> Dans des conditions agréables et bienheureuses, alors, l'homme voltairien aime mieux vivre en paix; la guerre ne se fera donc.

Cependant, Voltaire reste "pour" la guerre qui est raisonnable, par exemple, pour but de défendre son propre pays: "Les Parisiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois."<sup>3</sup> Finalement, quelque soit la raison de la guerre, que la guerre soit raisonnable ou absurde, cette opération humaine est inévitable et cause beaucoup de morts et de misères pour l'humanité dans son ensemble.

### II.3 L'homme et l'argent

Dans les relations humaines, l'homme invente beaucoup de choses pour faciliter les communications. Dans la partie au-dessus, l'invention

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., pp. 139-140

<sup>2</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 59

<sup>3</sup>Ibid., p. 388

des armes, d'une part nécessaire pour établir la paix et d'autre part affreuse et terrible dans le sens où elle massacre tant de coeurs innocents, organise une sorte de désastre de la vie humaine, dans cette partie alors, l'homme crée, avec la civilisation et la progression matérielle, un objet appelé "argent" pour faciliter la vente et l'achat.

La montée du rôle de l'argent devient illimitée, à cause de l'homme lui-même. La discussion sur le thème de l'argent est donc indispensable pour la pleine compréhension de l'essence humaine de Voltaire car cet auteur propose partout cette idée fixe de "l'argent".

### II.3.1 La grandeur de l'argent

L'homme attache délibérément sa propre vie avec une de ses créations qu'il nomme "argent". Voici comment Voltaire décrit la grandeur de cet objet inventé par l'homme lui-même, à travers la bouche du maître Pangloss: "...; je n'ai pas le sou, mon ami, et dans toute l'étendue de ce globe on ne peut ni se faire saigner, ni prendre un lavement sans payer, ou sans qu'il y ait quelqu'un qui paye pour nous." <sup>1</sup>

Ne se pose-t-il pas, ce grand philosophe auteur, la grande question sur cette grandeur matérielle, en écrivant ainsi sur l'or et les pierreries avec lesquels l'homme s'enrichit: "On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir sur ces cailloux et sur ce sable que nous nommons or et pierreries."<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Voltaire, Candide, op. cit., p. 54

<sup>2</sup> Ibid., p. 112

La richesse immense de ces possessions précieuses marque dès lors la possibilité totale de réaliser tous ses vœux dans ce monde: "Nous sommes au bout de nos peines et au commencement de notre félicité ." <sup>1</sup>, cette phrase de Cacambo le vigilant, annonce donc l'impression de l'auteur envers la pensée humaine influencée par "l'argent"; à observer ici comment est la richesse de Candide qui est plus grande que toutes les choses du monde: "..., seulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous serons plus riches que tous les rois ensemble,..." <sup>2</sup>

La plupart des hommes alors se soumettent aux riches. Le personnage de Martin, dans Candide parle en ce terme annonçant le rôle de l'argent pour la fraternité humaine: "...; on dit que Venise n'est bonne que pour les nobles vénitiens, mais que cependant on y reçoit très bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent: je n'en ai point; vous en avez, je vous suivrai partout." <sup>3</sup>

En effet, l'argent séduit tous les tricheurs et les trompeurs, sujet déjà discuté dans le chapitre premier avec le personnage de l'abbé Périgourdin et de Vanderdendur, ce qui souligne le regard humain envers ce dieu argent, terrible et piteux dans un sens.

### II.3.2 Pour posséder de l'argent

Plus l'homme donne de la valeur à l'argent, plus il cherche à le posséder par n'importe quel moyen. L'homme, ne devient-il pas l'esclave

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 116

<sup>2</sup>Ibid., p. 114

<sup>3</sup>Ibid., p. 129

fidèle de ce qu'il invente par lui-même? Et ne se réduit-il pas en ce sens?

Dans la partie de la guerre, la peinture des soldats qui ne tuent leurs amis en train de décéder que pour quelques possessions de prix et la notion sur les soldats ou bien les capitaines qui ne font la guerre que pour survivre ou bien pour faire leur fortune, marque vainement et tristement la clairvoyance de l'auteur envers ce fait terrible: "Tout est bien, tout est mieux que jamais: voilà deux ou trois cent mille animaux à deux pieds qui vont s'égorger pour cinq sous par jour." <sup>1</sup>

Même en face du désastre, la convoitise humaine apparaît vraiment détestable; dans la scène du naufrage et du tremblement de terre, par exemple, le petit matelot "...court incontinent au milieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'énivre, ..." <sup>2</sup> Cette facilité dégoûtante pour s'approprier du trésor démasque l'horreur terrible de la cupidité profonde des hommes.

Le propos voltairien, de plus, fait découvrir aux lecteurs la profession de ces hommes dits "misérables". S'étant destiné à s'enrichir aisément et vite, l'homme, ou dans le conte Candide le personnage d'Arbogad, se fait voleur ou bien brigand, se rendant compte de cette faiblesse humaine qui est d'être esclave de l'argent:

Je commençai par voler deux chevaux; je m'associâi à des camarades; je me mis en état de voler de petites caravanes; ainsi je fis cesser

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 47

<sup>2</sup>Ibid., p. 58

peu à peu la disproportion qui était d'abord entre les hommes et moi. ...; je devins seigneur brigand, j'acquis ce château par voie de fait. Le satrape de Syrie voulut m'en déposséder; mais j'étais déjà trop riche pour avoir rien à craindre: je donnai de l'argent au satrape,...<sup>1</sup>

Il y a une peinture des gens qui aiment gagner facilement leur vie: "... tout le monde savait que les Germains aimaient mieux vivre de rapine que de cultiver la terre; et qu'après avoir pillé leurs voisins, ils retournaient chez eux manger et dormir."<sup>2</sup> Quel métier de vivre heureusement sans rien de difficile à faire! Quels hommes alors!

### II.3.3 L'argent puissant

Voltaire approfondit son analyse des hommes suivant leurs carrières diverses: l'institution de la justice, des finances, des médecins et après tout des esclaves; cette révélation abaisse les êtres-humains à un niveau où le tout-puissant argent joue son rôle d'une façon dynamique et renvoie méchamment les hommes dans un abîme abject. Dans cette partie, alors, pour la clarté de la vision voltairienne sur l'homme, la première nécessité consiste à saisir le sens précis et profond de cette présentation des hommes.

#### II.3.3.1 La justice humaine

Avec ces trois contes étudiés, une question importante se pose: l'existence de la justice absolue parmi les hommes est-elle réelle? Puisque, même dans le petit conte de Babouc, le droit de donner la justice peut se vendre: "Ce jeune homme a une grande charge, parce que son père est riche,

---

<sup>1</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 113

<sup>2</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 201

et qu'ici le droit de rendre la justice s'achète comme une métairie."<sup>1</sup> La réflexion, sur ce point, cherche à savoir si les jugements peuvent être achetés ou pas, et on conclut nécessairement, comme cette phrase de Babouc: "O moeurs! ô malheureuse ville!..., voilà le comble du désordre; sans doute, ceux qui ont ainsi acheté le droit de juger vendent leurs jugements;..."<sup>2</sup>

Dans une procession pour la justice alors, un peuple doit payer une grande somme d'argent pour chaque étape; cet exemple est tiré de Zadig de la vie du personnage de pêcheur misérable:

Dans mon malheur, je voulus m'adresser à la justice. Il me restait six onces d'or: il fallut en donner deux onces à l'homme de loi que je consultai, deux au procureur qui entreprit mon affaire, deux au secrétaire du premier juge. Quand tout cela fut fait, mon procès n'était pas encore commencé,...<sup>3</sup>

L'aide de la justice semble véritablement dangereuse, dans ce cas. Cette institution de l'homme paraît vraiment violente et sans dignité; la preuve en est l'événement qui arrive à Candide le riche:

Ah! monsieur, lui dit l'homme au bâton d'ivoire, eussiez-vous commis tous les crimes imaginables, vous êtes le plus honnête homme du monde. Trois diamants! chacun de trois mille pistoles! Monsieur! je me ferais tuer pour vous, au lieu de vous mener dans un cachot.<sup>4</sup>

Heureusement que le héros Candide a de l'argent, sans porter l'attention sur le fait qu'il n'a fait rien de mal; il faut donc se demander parmi beaucoup d'hommes naïfs, combien d'entre eux doivent subir cet état de

---

<sup>1</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 38

<sup>2</sup>Ibid.

<sup>3</sup>Ibid., p. 117

<sup>4</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 144

prisonniers innocents à cause de cette bassesse judiciaire!

A travers le personnage de Zadig le ministre, Voltaire donne de bons conseils pour une sorte de mission judiciaire qui est tantôt raisonnable et tantôt humaine:

Il fit sentir à tout le monde le pouvoir sacré des lois, et ne fit sentir à personne le poids de sa dignité. Il ne gêna point les voix du divan, et chaque vizir pouvait avoir un avis sans lui déplaire. Quand il jugeait une affaire, ce n'était pas lui qui jugeait, c'était la loi; mais, quand elle était trop sévère, il la tempérait, et, quand on manquait de lois, son équité en faisait qu'on aurait prises pour celles de Zoroastre. C'est de lui que les nations tiennent ce grand principe: qu'il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyait que les lois étaient faites pour secourir les citoyens autant que pour les intimider. <sup>1</sup>

A ajouter à ce propos les idées de Voltaire sur le métier de financier, la profession la plus proche de ce qu'on appelle "argent". Un chapitre dans Zadig est consacré pour en parler. Voltaire ne propose-t-il pas la rareté du fidèle financier à travers l'invention de la scène où le roi Nabussan de Serendib demande l'aide de Zadig le sage pour trouver un fidèle financier? La nature malhonnête des êtres-humains est dévoilée ainsi, grâce au fait que, parmi les soixante et quatre financiers, il n'y a seulement qu'une seule personne réellement fidèle: "Le roi fut fâché pour la nature humaine que de ces soixante et quatre danseurs il y eût soixante et trois filous." <sup>2</sup>

---

<sup>1</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 82

<sup>2</sup>Ibid., p. 147

### II.3.3.2 Les médecins exécrables

Ce métier respectable de l'humanité dans le sens où il sauve la vie des hommes, paraît un peu méprisable pour Voltaire, une sorte de mépris "poli"<sup>1</sup>, cependant. Au cours de ces trois contes il parle deux ou trois fois de cette dignité des bons médecins, dans le cas de la vieille, personnage dans Candide, par exemple: "Il y a partout des chirurgiens français; un d'eux qui était fort adroit, prit soin de nous; il nous guérit, ..." <sup>2</sup>

Malheureusement, la plupart du temps, les médecins, comme les autres métiers, ne sont pas exempt de l'argent. La maladie de Candide le riche alors, sous le soins des médecins, devient de plus en plus grave: "Cependant, à force de médecines et de saignées, la maladie de Candide devint sérieuse."<sup>3</sup>, tandis que l'expérience de Martin le pauvre: "Je me souviens d'avoir été malade aussi à Paris dans mon premier voyage; j'étais fort pauvre: aussi n'eus-je ni amis, ni dévotes, ni médecins, et je guéris." <sup>4</sup>

La raillerie continue plus loin pour ce genre de médecins, jusqu'à l'irraisonnable diagnostic. L'exemple existe dans les premières pages de Zadig, lorsqu'un oeil de Zadig est blessé par un coup de flèche:

---

<sup>1</sup>René Pomeau, Voltaire par lui-même, (Paris: éditions du Seuil, 1983), p. 42

<sup>2</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 83

<sup>3</sup>Ibid., p. 132

<sup>4</sup>Ibid.



mais un abcès survenu à l'oeil blessé fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis chercher le grand médecin Hermès, qui vint avec un nombreux cortège. Il visita le malade, et déclara qu'il perdrait l'oeil; il prédit même le jour et l'heure où ce funeste accident devait arriver. "Si c'eût été l'oeil droit, dit-il, je l'aurais guéri; mais les plaies de l'oeil gauche sont incurables." (...) Deux jours après, l'abcès perça de lui-même; Zadig fut guéri parfaitement. Hermès écrivit un livre où il lui prouva qu'il n'aurait pas dû guérir. <sup>1</sup>

### II.3.3.3 L'esclavage inhumain

L'aggravation de la dureté des liens humains, en arrivant à ce dernier passage du thème de l'argent est accentuée par ce fait étonnant que la vente des êtres-humains devient possible. A la suite de tel ou tel exemple qui marque la grandeur de l'argent dans ce monde, cette réalité inhumaine paraît encore éffarante.

Les personnages essentiels dans ces contes étudiés défilent ainsi comme preuve du souci voltairien sur l'état de l'esclavage de ces êtres semblables: la belle et respectable reine Astarté, Zadig, labelle Cunégonde, le maître Pangloss, la baron fils et la vieille. Sûrement, la réflexion de l'auteur tourne autour de ce thème effroyable, et dont une partie a déjà été étudiée dans le premier chapitre.

La vieille, jeune et belle princess à ce moment là, est vendue à cause du besoin d'argent de l'eunuque, le musicien fidèle de la chapelle de sa mère: "...; et au lieu de me mener en Italie, il me conduisit à Alger, et me vendit au dey de cette province."<sup>2</sup> Cette malignité inhumaine s'élève ainsi: "Dès que mes compagnes purent marcher, on les fit aller à

---

<sup>1</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 65

<sup>2</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 81

Moscou. J'échus en partage à un boïard qui me fit sa jardinière, et qui me donnait vingt coups de fouet par jour;..."<sup>1</sup> Comment un être-humain égal et semblable aux autres peut-il faire mal aux autres seulement à cause du fait qu'il possède comme arme de l'argent? Cependant, avec même objet matériel nommé "argent", la délibération humaine peut se réaliser; Cunégonde, le baron fils et Pangloss sont sauvés de cette façon: "Eh! monsieur le levanti patron, dit Candide, combien voulez-vous d'argent pour la rançon de monsieur de Thunder-ten-tronckh, un des premiers barons de l'empire, et de monsieur Pangloss, le plus profond métaphysicien d'Allemagne?"<sup>2</sup>

La scène suivante illustre la notion de Voltaire sur le problème de l'esclavage et surtout la distinction de la couleur de la peau.

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit,...; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite... (...) Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe:... (...) Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côté de Guinée, elle me disait: "Mon cher enfant,...; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs,... (...) Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous; les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfant d'Adam, blancs et noirs."<sup>3</sup>

A ajouter que, à travers ces mots, la tendresse de Voltaire apparaît aussi.

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 83

<sup>2</sup>Ibid., p. 172

<sup>3</sup>Ibid., pp. 116-118

## II.4 Les femmes voltairiennes

Une observation voltairienne, intéressante parce qu'elle permet de comprendre une autre espèce du mal-à-vivre mondial, s'engage sur la vision des femmes. D'une manière intentionnelle ou non, ce conteur met visiblement l'accent sur le sens des femmes: leurs rôle divers, leurs traits dits "caractéristiques", par exemple.

### II.4.1 Les femmes "d'objet"

La première impression, après la lecture de l'histoire de ces trois contes, sur l'opinion de Voltaire envers les femmes dans leur ensemble me fait penser à l'image générale des femmes de Guy de Maupassant (1850-1893: l'écrivain naturaliste dont le thème principal dans ses oeuvres est "la femme"), chez qui les femmes sont victimes malheureuses de la société humaine. Partout ce sont des femmes impitoyablement violées, partout des femmes prostituées pour le besoin d'argent.

Dans ces contes voltairiens, bien avant ces oeuvres de Maupassant, la suite de ces misères de l'humanité de sexe féminin se présente ainsi, surtout dans le troisième conte "Candide": la belle Cunégonde violée par un capitaine bulgare, la vieille (fille du pape Urbain X et de la princesse de Palestrine) violée aussi; Paquette, qui est femme de chambre de la mère de Cunégonde, prostituée, après être sauvagement violées, par exemple.

Dans cette société des êtres-humains, les femmes ne sont-elles pas plus réduites que les hommes? Ne sont-elles pas qu'un objet pour plaire aux hommes? Il faut observer cette phrase courte de Voltaire: "Ce seigneur

... Il aimait les femmes à la fureur"<sup>1</sup> La chance permet sur ce point d'étudier ce côté de la vie misérable de l'humanité, à travers la parole de Paquette la prostituée:

...ce métier abominable qui vous paraît si plaisant à vous autres hommes, et qui n'est pour nous qu'un abîme de misère. J'allai exercer la profession à Venise. Ah! monsieur, si vous pouviez vous imaginer ce que c'est que d'être obligée de caresser indifféremment un vieux marchand, un avocat, un moine, un gondolier, un abbé; d'être exposée à toutes les insultes, à toutes les avanies; d'être souvent réduite à emprunter une jupe pour aller se la faire lever par un homme dégoûtant;... (...) ...c'est encore là une des misères du métier. J'ai été hier violée et battue par un officier, et il faut aujourd'hui que je paraisse de bonne humeur pour plaire à un moine. 2

Pour conclure, il faut revenir aux mots de Maupassant qui marque son souci pour la misère de l'humanité, dans son récit L'Odyssée d'une fille: "J'ai touché ce fond noir de la misère humaine; j'ai compris l'impossibilité de la vie honnête pour quelques-uns." 3

#### II.4.2 La perversité féminine

Pour la deuxième fois, la vision voltairienne et de Guy de Maupassant co-existe étrangement. Les galanteries des femmes du monde, des femmes bourgeoises et des femmes provinciales ont déjà été expliquées et annoncées dans ces trois petits contes voltairiens.

Il y a une peinture de la femme maîtresse et une humiliation envers les moeurs humaines dans Babouc:

Cependant il s'aperçut que la dame, qui avait commencé par lui demander tendrement des nouvelles de son mari, parlait plus tendrement encore,...

<sup>1</sup> Voltaire, Candide, op. cit., p. 86

<sup>2</sup> Ibid., p. 152

<sup>3</sup> Guy de Maupassant, Le Rosier de Madame Husson, (Paris, 1965), p. 221

à un jeune mage. Il vint un magistrat qui, en présence de sa femme, pressait avec vivacité une veuve, et cette veuve indulgente avait une main passée autour du cou du magistrat, tandis qu'elle tendait l'autre à un jeune citoyen très beau et très modeste. La femme du magistrat... (...) ...; elle lui confia son goût pour le jeune mage, et l'assura que dans toutes les maisons de Persépolis il trouverait l'équivalent de ce qu'il avait vu dans la sienne. Babouc conclut qu'une telle société ne pouvait subsister; que la jalousie, la discorde, la vengeance, devait désoler toutes les maisons; que les larmes et le sang devaient couler tous les jours; que certainement les maris tueraient les galants de leurs femmes, ou en seraient tués;... 1

Un tas des exemples est présenté dans les contes, comme par exemple: la femme qui accouche sans s'être mariée dans le conte Zadig; la belle marquise qui séduit le seigneur Candide le riche; même la belle Cunégonde a des expressions qui impliquent les traits de galanterie, à son récit du jour où Candide risqua presque d'être brûlé:

A peine reprenais-je mes sens que je vous vis dépouillé tout nu; ce fut là le comble de l'horreur, de la consternation, de la douleur, du désespoir. Je vous dirai, avec vérité, que votre peau est encore plus blanche, et d'un incarnat plus parfait que celle de mon capitaine des Bulgares. 2

Pour conclure, cette phrase du noble Pococuranté mérite le rôle de présentateur des pensées voltairiennes: "...: car je suis bien las des dames de la ville, de leurs coquetteries, de leurs jalousies, de leurs querelles, de leurs humeurs, de leurs petitesse, de leur orgueil, de leur sottises,..." 3

<sup>1</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., pp. 36-37

<sup>2</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 70

<sup>3</sup>Ibid., p. 155



### II.4.3 Les faiblesses des femmes

Bien qu'un critique parle d'absence psychologique profonde de Voltaire, la conscience voltairienne sur les faiblesses humaines et typiques s'établit partout, et dans cette partie les défauts de l'universalité des femmes survient en témoignant du mal de vivre dans cet astre si petit.

La légèreté, la caprice et l'infidélité des femmes sont présentés dès les premiers pages de Zadig, avec les personnages épouse de héros: la belle Sémire "une fille élevée à la cour", changeante parce qu'elle "avait une aversion insurmontable pour les borgnes", au moment où le grand médecin Hermès prévient la perte de l'oeil de Zadig; la belle Azora "la citoyenne la plus sage et la mieux née de la ville" qui n'apporte la nouvelle de la mort feinte de son mari qu'un jour seulement après son projet de lui couper le nez:

..., Cadore se plaignit d'un mal de rate violent;... (...) ...; c'est de m'appliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veille. (...) "Après tout, dit-elle quand mon mari passera du monde d'hier dans dans le monde du lendemain sur le pont Tchinar, l'ange Asraël lui accordera-t-il moins de passage, parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première?" Elle prit un rasoir; elle alla au tombeau de son époux,...<sup>1</sup>

Et plus loin, il y a le personnage de Missouf: "On l'appelait Missouf. On m'a dit depuis que son nom signifie en langue égyptienne la belle capricieuse. Elle l'était en effet;..."<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 68

<sup>2</sup> Ibid., p. 122

Comme Maupassant marque la manque de finesse de la femme, Voltaire jette son attention sur le caractère frivole de la plupart des dames:

"Comment pouvez-vous préférer, disait le sage Ouloug, des contes qui sont sans raison et qui ne signifient rien? - C'est précisément pour cela que nous les aimons", répondaient les sultanes." <sup>1</sup>

La dernière faiblesse typique selon Voltaire, c'est la jalousie. Dans une partie de l'histoire pénible de Paquette, un exemple en témoigne ainsi: "Je fus quelque temps par reconnaissance la maîtresse de ce médecin. Sa femme, qui était jalouse à la rage, me battait tous les jours impitoyablement; c'était une furie. Ce médecin était le plus laid de tous les hommes,..." <sup>2</sup>

#### II.4.4 Les femmes adorables

La bonté, la fidélité des femmes existe, cependant, quoique très peu. Le chapitre de "Les Yeux Bleus" dans Zadig parle de la belle et jeune Falide qui sur les "cent sultanes" est la seule qui prouve être digne de l'amour du roi Nabussan. Maupassant souligne aussi la rareté des femmes simples, pures, honnêtes et vraiment respectables.

Ces femmes qui assurent aux lecteurs la dignité féminine sont à travers ces personnages dans Zadig: la reine Astarté, l'héroïne idéale déjà vue dans le chapitre premier de cette recherche, toujours fidèle et vertueuse; la belle Téone, femme de qualité dans Babouc:

---

<sup>1</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 62

<sup>2</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 152

Elle ne commettrait pas une légère injustice pour le plus grand intérêt; elle ne donne à son amant que des conseils généreux; elle n'est occupée que de sa gloire,... (...) Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maison où régnaient tous les plaisirs; Téone régnait sur eux;... Son esprit naturel mettait à son aise celui des autres; elle plaisait sans presque le vouloir; elle était aussi aimable que bienfaisante, et, ce qui augmentait le prix de toutes ses bonnes qualités, elle était belle. 1 ;

et puis le personnage d'Almona, jeune, charitable et prudente, la "belle libératrice" de Zadig dont la bonté attrape le coeur doux de Sétoc qui "...fut si charme de l'habileté d'Almona qu'il en fit sa femme."<sup>2</sup> Toutes ces femmes vertueuses et respectables, autrement dit "femmes de qualités" aux yeux de Voltaire expliquent bien sa vision réaliste et sans préjudice. Il faut pourtant faire attention à un trait semblable chez toutes ces femmes discutées: elles sont toutes belles.

Pour conclure cette partie de la femme voltairienne, il est à souligner encore une fois une qualité de Voltaire: son coeur pur et humaniste. Cet auteur philosophe, pareil au grand Molière dans le sens où il vise à "instruire", fait l'effort de fouiller toutes les réalités en face de lui-même et toutes les histoires des races humaines dans un vrai sens de la vie et sur ce point le vrai sens de la valeur humaine, et des femmes, n'est-ce pas pour but d'aider toute l'humanité à supporter cette peine de vivre, ces misères des hommes et des femmes, et n'est-ce pas pour pouvoir volontairement trouver une voie pour en sortir? Cette phrase, donc, ne révèle-t-elle pas la douceur et la pensée

---

<sup>1</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 49

<sup>2</sup>Ibid., p. 111



délicate de Voltaire, à travers le personnage Zadig, son porte-parole: "Zadig surtout ne se vantait pas de mépriser les femmes et de les subjuguier." <sup>1</sup>

### III. La foi irraisonnée de l'humanité

Quoique courte, cette petite partie dans ce grand chapitre de l'observation de tous les malheurs lamentables de la terre, importe magiquement et inévitablement pour le sort de la race humaine, comprenant deux thèmes sérieusement étudiés partout: le fanatisme et la superstition de l'humanité; leur origine amène ce qui suit.

"Les religions durent toujours plus que les empires"<sup>2</sup>, Voltaire annonce ainsi.

Il ne paraît pas même possible que dans les premières peuplades un peu fortes on ait eu d'autre gouvernement que la théocratie; car dès qu'une nation a choisi un dieu tutélaire, ce dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent sur l'esprit de la nation; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur dieu; ils le font donc toujours parler: ils débitent ses oracles; et c'est par un ordre exprès de Dieu que tout s'exécute. C'est de cette source que sont venus les sacrifices de sang humain qui ont souillé presque toute la terre. <sup>3</sup>

A travers ces lignes, Voltaire ne voit-il pas la grandeur de "dieu" et les faux fruits de cette grandeur envers l'humanité? Ne comprend-t-il pas la suite d'abus dans cette influence dans la main des êtres-humains?

---

<sup>1</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., p. 63

<sup>2</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 552

<sup>3</sup>Ibid., p. 32

### III.1 Le fanatisme humain

La supposition de la naissance du fanatisme, ainsi expliquée au-dessus, est conforme à l'égoïste faiblesse de l'homme: les hommes du dieu, pour leurs propres avantages, empêchent les peuples du contact direct avec leur dieu extrême. La formation d'une foi fidèle et aveugle reste facile avec la marche du temps et devient un jour stable et fixe dans tous les coeurs humains. Que cette évolution soit vraie ou fausse, elle est possible, considérée à travers les études de l'histoire de l'humanité!

La haine voltairienne, très claire pour les êtres-humains fanatiques annonce la perte de bon-sens de toute l'humanité, dans le passage totalement à l'opposé de la netteté réelle et philosophique: "...c'est que le gros du genre humain a été et sera très longtemps insensé et imbécile;..."<sup>1</sup> Ainsi le grand Voltaire, "...en combattant les fanatiques de l'Eglise..."<sup>2</sup>, propose ses pensées en prononçant cette expression célèbre: "Ecrasons l'Infâme"<sup>3</sup>, ce fanatisme étant alors pour lui quelque chose d' "atroce et implacable".<sup>4</sup>

Les sacrifices du sang des victimes humaines les plus incroyables pour le philosophe Voltaire sont l'holocauste ancien et le bûcher du veuvage indien qui, d'après lui, est une sorte de "coutumes insensées"<sup>5</sup> de l'humanité. Voici les exemples de ces cérémonies abominables de cette

---

<sup>1</sup> Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 18

<sup>2</sup> Jacques Roger, op. cit., p. 584

<sup>3</sup> Pol Gaillard, op. cit., p. 5

<sup>4</sup> René Pomeau, op. cit., p. 48

<sup>5</sup> Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 234

terre: premièrement "...; il était décidé par l'université de Coïmbre que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler"<sup>1</sup>, c'est sans refus, une sorte de croyance insensée et inhumaine qui s'oppose vraiment aux progrès scientifiques du temps de l'auteur; et deuxièmement il y a une vision voltairienne sur cette barbarie humaine:

Zadig remontra à Sétoc combien cette horrible coutume était contraire au bien du genre humain; qu'on laissait brûler tous les jours de jeunes veuves qui pouvaient donner des enfants à l'Etat, ou du moins élever les leurs; et il le fit convenir qu'il fallait, si on pouvait, abolir un usage si barbare. 2

Finalement, Voltaire ne se rend-il pas de ce caractère dénaturé et qui réclame une énorme énergie et une certaine croyance à l'excès, pour ces cultes fatals?; et voilà comment l'humanité se dirige elle-même vers un abîme misérable: "Quel père, quelle mère, aurait jamais pu abjurer la nature, au point de présenter son fils ou sa fille à un prêtre pour être égorgés sur un autel, si l'on n'avait pas été certain que le dieu du pays ordonnait ce sacrifice?"<sup>3</sup>

### III.2 L'humanité superstitieuse

"La religion chrétienne, qui devait humaniser les hommes,..."<sup>4</sup>, le conteur exprime ce sentiment ainsi dans l'Essai sur les moeurs, en annonçant le manque de responsabilité des hommes de l'Eglise. Cette

---

<sup>1</sup>Voltaire, Candide, op. cit., p. 61

<sup>2</sup>Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., pp. 102-103

<sup>3</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 32

<sup>4</sup>Ibid., p. 339

institution religieuse, au contraire, forme implicitement et égoïstement une sorte de société du peuple soumis et obéissant et qui "Distingue toujours les honnêtes gens qui pensent, de la populace qui n'est pas faite pour penser" <sup>1</sup>

Zadig, le porte-parole de son auteur exprime son insatisfaction envers la superstition de Sétoc:

Il fut fâché de voir qu'il adorait l'armée céleste, c'est-à-dire le soleil, la lune et les étoiles, selon l'ancien usage d'Arabie. (...) "Mais, disait Sétoc, ce sont des êtres éternels dont nous tirons tous nos avantages;... -Vous recevez plus d'avantages, répondit Zadig, des eaux de la mer Rouge, qui portent vos marchandises aux Indes. (...) Et, si vous adorez ce qui est éloigné de vous, vous devez adorer la terre des Gangarides, qui est aux extrémités du monde. (...) <sup>2</sup>

Grâce à cet exemple, l'esprit raisonnable de Voltaire reste à analyser, et même l'accent d'une vision possible et croyable. Les deux autres exemples ironiques de Voltaire se présentent, au long du chapitre XII, intitulé "Le Souper" du conte Zadig: l'adoration d'un boeuf, du poisson Oannès.

"...car rien ne dure si longtemps que la superstition,..."<sup>3</sup>, et puis

...; je ne parlerais pas, dis-je, de cette superstition populaire, si elle ne s'était renouvelée de nos jours avec fureur, dans des circonstances toutes pareilles. Les mêmes folies semblent être destinées à reparaître de temps en temps sur la scène du monde;... <sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Jacques Roger, op. cit., p. 585

<sup>2</sup> Voltaire, Le Monde comme il va - Zadig, op. cit., pp. 101-102

<sup>3</sup> Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 368

<sup>4</sup> Ibid., p. 420

Si ces coeurs de l'humanité perdent leur chemin, n'est-ce pas une sorte de misère humain, et cette fois pour leur âme. La misérable condition humaine, à propos du défaut de superstition, est causée par la ruse des hommes supérieurs:

Quand une vieille erreur est établie, la politique s'en sert comme d'un mors que le vulgaire s'est mis lui-même dans la bouche, jusqu'à ce qu'une autre superstition vienne la détruire, et que la politique profite de cette seconde erreur, comme elle a profité de la première. <sup>1</sup>

Etant donné que le chapitre premier étudie les personnages voltairiens importants pour ce travail parce que leur étude donne, la première, la voie possible pour que les lecteurs puissent poursuivre le propre et juste moyen de penser voltairiennement, et c'est aussi le panorama des catégories des être humains dans le sens du philosophe Voltaire; ce deuxième chapitre reste, pour ce cas, comme une marche plus approfondie dans le monde de la réflexion de Voltaire sur l'humanité.

Cette deuxième partie, alors, comprend une présentation de toutes les difficultés de l'humanité qui, au sens universel est à la merci de tous les faits historiques des êtres-humains et, se répètent toujours. Toutes ces apparitions dont les détails changent et évoluent avec le temps contiennent des idées essentielles et philosophiques en elles-mêmes: les hommes ont des souffrances identiques; leur état d'esclavage obligé est déjà pré-destiné par la puissance naturelle, leur impossibilité, autrement

---

<sup>1</sup>Voltaire, Essai sur les moeurs, op. cit., p. 182

dit de paver leur propre vie; comme leurs liens misérables en raison de toutes les faiblesses humaines; et leur soumission à toutes les bizarreries nées de leur erreur; par exemple.

Ce long passage des "misérables êtres-humains", cependant, n'est rien que le côté concret de la vision voltairienne dans son ensemble, étant donné que toutes ces peines physiques ou morales n'ont qu'un rôle mineur dans le souci de Voltaire pour la totalité de ses semblables impuissants.

Heureusement, ce souci organise chez Voltaire une sorte de conscience qui l'emmène à la contemplation et à la recherche du sens des êtres-humains. Comme tous ces compréhensions se réalisent, il est maintenant nécessaire de pénétrer et de traverser la monde dit "abstrait" de Voltaire pour saisir parfaitement les pensées complètes de Voltaire sur l'Homme.

